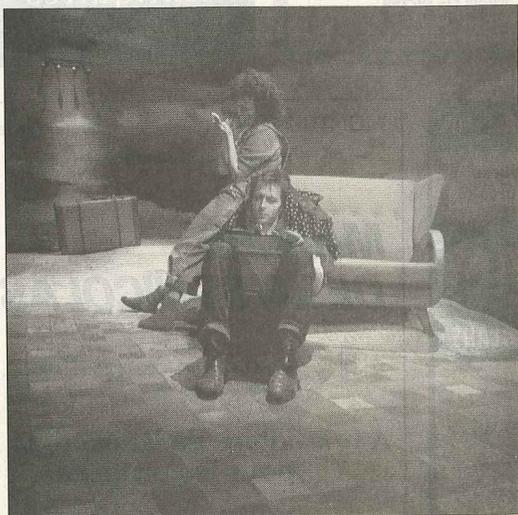


THÉÂTRE DES OSSES

La blessure de l'absence

Jusqu'à la fin décembre, le Théâtre des Ossez de Givisiez présente «*Les muses orphelines*», du Québécois Michel Marc Bouchard. Interprétée par de jeunes comédiens, mise en scène par Sylviane Tille, cette pièce magnifique navigue entre les émotions.



Isabelle (Céline Cesa) et Luc (Julien Schmutz), entre complicité et déchirement

■ D'abord, il y a la curiosité de découvrir une pièce peu connue du répertoire. *Les muses orphelines*, que présente en ce moment le Théâtre des Ossez de Givisiez, se révélant rapidement magnifiques et l'interprétation comme la mise en scène collant parfaitement au propos, la curiosité se mue rapidement en régal.

Signées du Québécois Michel Marc Bouchard, *Les muses orphelines* (créées en 1988) mettent en scène quatre frères et sœurs. Vingt ans plus tôt, leur père est mort à la guerre et leur mère partie avec son amant. A la suite de cette blessure, certains ont idéalisé l'absente, d'autres rêvent de suivre son exemple de femme libérée.

L'aînée, Catherine (Nathalie Lannuzel), a pris en main l'éducation de ses cadets. Luc (Julien Schmutz) n'en finit pas d'écrire un livre, tout en revêtant volontiers les robes de sa mère. Attardée, Isabelle (Céline Cesa) deviendra le pivot de l'histoire, en faisant resurgir le passé. Elle commence par faire revenir Martine (Céline Nidegger), partie dans l'armée allemande. Amour et contrariétés, complicité et déchirement, tous quatre se retrouvent dans l'ambiguïté de leurs sentiments.

Les muses orphelines se situent à Saint-Ludger-de-Milot, «joli petit trou de 700 âmes, communément appelé "le cul du cul-de-sac"». Un bled paumé, une atmosphère de perte et de nostalgie: il y flotte parfois le parfum des pièces de Tennessee

Williams. Sauf qu'à la moiteur du Sud se substitue la froide aridité d'un Nord hostile. Sylviane Tille, dont c'est la deuxième mise en scène après *Marie*, a opté très justement pour la sobriété, évitant des effets qui auraient nui à la puissance de la pièce. Une pièce qui vogue par tous les registres, du rire à la mélancolie, entre les répliques amusantes et la douleur d'une enfance perdue.

Belle interprétation

Pour marquer une ambivalence essentielle, Julie Delwarde a conçu une scénographie en deux versants: d'un côté le réalisme de l'intérieur de la maison, de l'autre une ouverture vers le ciel et le sable, qui viennent envahir le quotidien. Une façon aussi de souligner les hésitations de personnages tiraillés entre l'envie de partir et de rester, de s'évader dans le rêve ou de se battre dans la réalité.

Avec quatre jeunes comédiens impeccables (Céline Cesa est particulièrement époustouflante), *Les muses orphelines* forment un spectacle touchant et drôle, riche d'émotions. Riche aussi de promesses, puisque sur scène comme dans les coulisses, il porte la marque de la jeunesse. **EB**

Givisiez, Théâtre des Ossez, les 5, 6, 8, 12, 13, 14, 15, 19, 20, 21, 22 et 31 décembre. Jeudi à 19 h, vendredi et samedi à 20 h, dimanche à 17 h

Givisiez / Fribourg

Le Théâtre des Osses



Le Théâtre des Osses, devenu depuis peu le **CENTRE DRAMATIQUE FRIBOURGEOIS**, présente «*Les Muses orphelines*» du Québécois Michel Marc Bouchard. Mise en scène par Sylviane Tille, avec une scénographie et des costumes de Julie Delwarde, «*Les Muses orphelines*» nous entraîne dans un univers de poésie, de nostalgie, d'humour et de liberté, un univers familial québécois touchant, jeune, baroque.

Avant de voir l'adaptation française de Noëlle Renaude (Editions Théâtrale), j'ai ressenti une «*impression tauromachique*», comme une corrida où le désir, la douleur et la fable souvent drôle se succèdent. Les quatre enfants de la famille Tanguay ont grandi sans parents. Ils ont perdu leur père, qui est allé «se faire suicider» à la guerre. Quant à leur mère, elle les a confiés à l'aînée, Catherine, qui avait seize ans, avant de partir vivre avec son amant espagnol. Vingt ans plus tard, en 1965, la benjamine, Isabelle, décide de faire ressurgir le passé, elle à qui l'on a menti, elle à qui l'on a prétendu que sa mère était morte. Elle convoque son frère et ses deux sœurs dans le lieu de leur enfance, une ferme isolée du Québec...

«*Les blessures de l'enfance sont plus douloureuses, car elles touchent notre innocence, mais elles nous aident également à grandir, à devenir des adultes libres*», dit Sylviane Tille, la metteuse en scène.

Après avoir vu la pièce, dont certains moments m'ont bouleversé, j'en ai conclu que mon intuition était bonne. Des trouvailles de mise en scène, par exemple cette nappette rouge arrachée à la table qui se transforme en «*muleta*» dans les mains de Luc (remarquable interprétation de Julien Schmutz en travesti à castagnettes pour s'identifier à la mère).

Isabelle (Céline Cesa), la pseudo-demeurée qui provoque bien des ressorts dramatiques et... nos rires, et qui, elle aussi, ultime surprise, «*jouera maman*» à s'y méprendre. Notons la belle idée de la fin, l'ombre de la mère... On croit qu'elle va venir... ou disparaître à jamais. Elle est tellement attendue... et c'est Isabelle qui l'incarne!

Martine (Céline Nidegger, au jeu très net), la lesbienne de service (militaire), très sobre, efficace, est sans doute la plus normale, en tout cas la plus lucide, car elle a choisi sa liberté.

Quant à Catherine, l'aînée (Nicole Lannuzel), qui les a élevés tous, et qui va montrer ses fesses ailleurs de temps en temps, son personnage est bien en place. Elle a des instants à voix basse, pleins de justesse.

LE REPUBLICAIN

Jeudi 5 décembre 2002

L'Espagne oui... mais nous sommes au bout du monde, en pleine savane, dans une ferme isolée du Québec dans laquelle le sable est déjà entré, dans l'insolite réalité de l'imaginaire et son temps aléatoire. Une partie du décor représente l'intérieur de la maison, l'autre est ouverte sur l'espace: isolement et libération, regard de l'extérieur sur l'intérieur. «*Je me suis inspirée des tableaux de Magritte et de Dalí...*», dit Julie Delwarde.

Aucun temps mort, aucun moment d'ennui dans ce spectacle, surtout pas au cours du grand silence de l'attente pendant lequel les comédiens forment un quatuor de vérité; et à ce moment-là, nous sommes encore plus concernés, où l'identité sensible de chacun doit être révélée.

Si vous aimez le théâtre sans fioriture intellectuelle, le vrai théâtre d'émotions et de rires, à la langue parfois crue mais où l'âme, le cœur et l'esprit son proches, allez-y! Courez-y!

Et pour ceux qui ont été meurtris d'amour par l'Espagne, ou par l'amour tout simplement, ils entendront longtemps cette «*Paloma*» qui revient tout au long de la pièce, un peu comme l'étendard de la révolte, tel un fil rouge qui unit et qui déchire.

Jusqu'au 31 décembre, avec fête du réveillon au Théâtre des Osses, rue Jean Prouvé 2, Givisiez / Fribourg (à 200 m. de la Gare CFF - arrêt sur demande).

Location: tél. 026 466 13 14

Informations dates de représentations:

tél 026 466 13 15

info@theatreosses.ch

www.theatreosses.ch

J.R.

Photos: Isabelle Daccord



RÉVÉLATION • Un quatuor superbe joue un huis clos fiévreux à Givisiez

Vent de folie familiale aux Théâtre des Osses

Qui a dit que les représentations scolaires étaient par définition houleuses? Et qu'elles confinaient au calvaire pour les acteurs? Certainement pas la jeune Sylviane Tille, qui signe au Théâtre des Osses à Givisiez une mise en scène aussi sensible qu'inspirée. Discrètement assis au milieu de cent vingt adolescents, le soussigné peut témoigner du degré de concentration de la salle. Au thermomètre du plaisir, le mercure est monté très haut. Oui, cette assistance se serait fait rosser plutôt que de perdre une virgule de la partition de Nathalie Lannuzel, Céline Cesa, Julien Schmutz et Céline Nidegger, formidable quatuor des *Muses orphelines*, pièce toute en fractures du Québécois Michel Marc Bouchard. C'est que ce spectacle-là sonde, entre deux tranches hispaniques, nos abîmes.

Fissures

Public fiévreux donc. Comme on peut l'être devant certains films de Pedro Almodovar. C'est que Michel Marc Bouchard, tout comme le cinéaste espagnol, sait révéler l'envers du décor familial,

les pulsions filiales inavouables, les fantasmes assumés qui affranchissent les personnages et les marginalisent. Tout dans ce drame écrit en 1988 évoque nos familles fissurées, thème qui parcourt d'ailleurs la littérature nord-américaine, de William Faulkner au Québécois Daniel Danis. Quatre enfants orphelins remplissent chacun à sa manière le vide laissé par une mère qui aurait cédé au charme ténébreux d'un bel hidalgo. Au cœur de cette fratrie, Isabelle, figée dans une adolescence hébétée, esprit simple à première vue, incarnée par une Céline Cesa simplement poignante

Huis clos à hauteur de frigo américain donc? Mais non. Syl-

viane Tille a des audaces de metteur en scène chevronné, glissant sans peur sur la pente fantasmagorique de l'écriture, quitte à l'accrocher. Pas de réalisme étriqué ici. Mais des dérapages lyriques contrôlés, entre les roses mortuaires qui pleuvent sur les catelles et les nuages peints imaginés par la scénographe Julie Delwarde – touche surréaliste. Echappée folle donc, aux confins de la névrose et de la demande d'amour. Ce roman familial est de ceux qui secouent le spectateur, adolescent ou pas. **Alexandre Demidoff**

LES MUSES ORPHELINES,

Théâtre des Osses, Givisiez (FR), jusqu'au 31 déc. Rens. 026/466 13 14.

Le Théâtre des Osses convie au banquet des Muses orphelines

CRITIQUE • Pour sa deuxième mise en scène, Sylviane Tille aborde le thème de la mère à travers «*Les Muses orphelines*» de Michel Marc Bouchard. Une remarquable performance d'acteurs.



Nathalie Lannuzel et Céline Cesa dans un duo sur canapé.

ISABELLE DACCORD

LA LIBERTÉ
SAMEDI 14 DÉCEMBRE 2002

CLAIRE-LYSE DONNET

Avec *Les Muses orphelines*, le Théâtre des Osses propose une adaptation très réussie de l'œuvre du dramaturge québécois Michel Marc Bouchard. Sa pièce sur la fatalité des familles et les blessures liées à l'abandon est traversée par un humour salvateur qui fait qu'elle ne bascule jamais dans le sordide.

Les quatre comédiens qui interprètent les enfants de la famille Tanguay affrontent de vieux démons dans un décor qui paraît suspendu par le temps. Il faut dire que tout est resté rigoureusement à sa place dans la maison familiale de Saint-Ludger-de-Milot à Québec, depuis que M^{me} Tanguay a abandonné ses enfants pour suivre son amant espagnol Federico.

Lorsque Sylviane Tille découvre la pièce, c'est précisément cette liberté de la mère qui l'attire. Une mère qui franchit le tabou de l'abandon pour vivre sa propre existence, laissant ses enfants à leur triste sort d'orphelins. C'est donc à travers le regard d'enfants devenus des adultes que la pièce évoque la figure de la mère.

LA FAMILLE SE MET À TABLE

D'étranges circonstances président aux retrouvailles de Catherine, Martine, Luc et Isabelle. Vingt ans après la disparition de leur mère, les voilà réunis dans la maison de leur enfance. Durant toutes ces années, chacun a tenté de panser ses blessures à sa manière. Luc, inspiré par ses trois muses de sœurs, s'est perdu dans l'écriture d'un roman dédié à l'absente. Catherine s'est enfermée peu à peu dans son rôle de

mère auprès d'Isabelle, la benjamine attardée, tandis que Martine a fait une carrière militaire. Tous les quatre, ils s'apprentent à passer un week-end pascal riche en émotions, de la mort à la résurrection.

La prestation des acteurs est remarquable. Nathalie Lannuzel, Céline Nidegger, Céline Cesa et Julien Schmitz incarnent leur personnage avec talent et sensibilité. Et quand la famille se met à table, les rires, les larmes et les crises d'hystérie sonnent magnifiquement juste. Dans une mise en scène qui porte une attention particulière à la situation des personnages dans l'espace, les déplacements et les postures prennent une portée significative. Repliement sur soi, rage, doute, élan de révolte ou de tendresse; chaque sentiment prend forme et le spectacle se déroule comme une suc-

cession de tableaux mêlant l'esthétisme au symbolisme.

Le rideau s'ouvre sur un décor où le rêve croise la réalité; un intérieur des années soixante aux couleurs vives traversé par une paroi de nuages. Ce discret clin d'œil à Magritte offre une percée sur l'infini. On ne sait plus très bien si l'on est dedans ou dehors. Pour la scénographe Julie Delwarde, il s'agissait de figurer à la fois l'isolement et la libération. Car c'est bien de cela dont il s'agit: l'émancipation de personnages perdus dans leur névrose, la quête d'une véritable identité. Et le sentiment qui demeure, une fois le rideau tombé, c'est le triomphe d'une liberté conquise au mépris de tous les obstacles.

CLD

Givisiez, Théâtre des Osses, *Les Muses orphelines*, jusqu'au 22 déc. + 31 déc., jeu à 19 h, ve et sa à 20 h, di à 17 h. Réservations: 026 466 13 14.

En attendant maman

Sylviane Tille met en scène *Les muses orphelines* au Théâtre des Osses.

CRITIQUE L'inconsolable absence d'une mère nourrit *Les muses orphelines*, écrite en 1988 par le Québécois Michel Marc Bouchard et que monte Sylviane Tille au Théâtre des Osses, à Givisiez/Fribourg. Une mère encore, après celle de *Thérèse Raquin* en ouverture de saison. Mais comme une ombre rêvée, sublimée, cette fois-ci, alors que celle imaginée par Zola était en chair et en os sur la scène. Une ombre donc, et qui en fait — à ses quatre enfants, trois filles et un garçon, qu'elle a abandonnés pour suivre son amant, fuyant les frimas canadiens pour une passion espagnole, à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Des orphelins pour de bon: le père, lui, est allé volontairement broyer son chagrin sous les balles allemandes.

Comédie «mélodramatique»

Vingt ans après cette double déchirure, les quatre enfants se retrouvent dans la maison familiale à l'instigation de la benjamine, Isabelle, à qui l'on a fait croire que sa mère était morte et qui affirme, ce soir-là, qu'elle va revenir demain... En attendant maman, ils vont rejouer leur histoire, refrain connu qu'ils entonnent entre rires et larmes. La pièce mélange les genres. C'est une comédie «mélodramatique», comme le dit Gisèle Sallin, directrice des Osses, récemment devenu Centre dramatique

fribourgeois. Elle a suivi avec bonheur le travail de cette jeune équipe, en grande partie féminine.

La scénographie de Julie Delwarde fait la part du rêve et de la réalité, salon et salle à manger pour base décorative, et un grand ciel bleu avec nuages, un peu surréaliste, qui file sur deux côtés, entraînant les personnages vers la sortie, divine échappatoire ou porte de l'enfer. Sylviane Tille empoigne ce texte difficile avec tact et audace. Mais elle a fort à faire pour canaliser les multiples sentiments des personnages. Dans le désordre: Isabelle (Céline Cesa), qu'on croit maillon faible et qui s'avère la plus forte; puis Luc (Julien Schmutz), écrivain englué dans la chronique jamais publiée de sa propre vie, et Catherine (Nathalie Lannuzel), comme enchaînée au rôle qu'elle s'est donné, celui de l'aînée protectrice — mais de qui? Enfin, Martine (Céline Nidegger), devenue militaire en Europe pour chasser des démons hélas tenaces. Le jeu est parfois un peu convenu pour exprimer le lyrisme, la colère ou le mystère, sans étouffer pour autant la sincérité et l'émotion.

La famille mais aussi les secrets et les mensonges sont des thèmes récurrents chez les auteurs québécois contemporains. L'originalité de l'écriture de Michel Marc Bouchard (44 ans) est incontestable. Quelque chose de cinématographique, avec suspense et rebondissements, mais à la Bergman question scénario et tonalité. Écrite en québécois, la pièce se joue aux Osses dans une excellente adaptation française de Noëlle Renaude. Ce huis clos au cœur d'un bled isolé du Québec donne à voir des peines et des joies universelles, celles d'enfants cherchant l'amour et perdus dans le présent, dont les blessures du passé ne finissent pas de faire saigner leurs espérances. Cette douleur vive a ici les couleurs de la vie.

Michel Caspary

UTILE

Givisiez/Fribourg, Théâtre des Osses, jusqu'au 31 décembre.
location: 026 466 13 14.



Isabelle Daccord

Céline Cesa pétille avec émotion dans *Les muses orphelines*.

Théâtre

L'abandon et après?

Cette pièce de Michel Marc Bouchard, l'un des auteurs qui ont renouvelé la scène du théâtre québécois au début des années quatre-vingt, évoque l'abandon, mais aussi la liberté des femmes. L'histoire s'inscrit



ISABELLE DACCORD

dans le contexte du Québec très catholique et conservateur des années quarante. Alors que son époux est mort à la guerre, une mère de quatre enfants fuit avec son amant espagnol, abandonnant les gosses à l'aînée de 16 ans. Vingt ans plus tard, la petite dernière, à qui l'on a fait croire que la mère était morte, convoque ses frères et sœurs et annonce que demain maman revient! Une réflexion puissante sur le mensonge et sur l'enfance, ou comment devenir adulte.

B. R.

Les Muses orphelines

*Théâtre des Osses, Fribourg (rue Jean-Prouvé 2).
Le 22 décembre à 17 h, le 31 à 20 h avec souper et fête
prévue pour le réveillon. Renseignements, réservations
tél. 026 466 13 14.*

10:
.....

Givisiez (FR)

LES MUSES ORPHELINES

Sous la houlette de Gisèle Sallin, directrice du Théâtre des Osses à Givisiez, la jeune comédienne Sylviane Tille fait ses armes à la mise en scène avec *Les Muses orphelines* du Québécois Michel Marc Bouchard. Une histoire de mère qui abandonne ses enfants pour vivre avec son amant espagnol. Ce sont les quatre enfants justement, vingt ans après les faits, qui déroulent pour les spectateurs les mensonges, les vies ratées engendrées par le départ de la mère mais aussi, à l'inverse, les réussites personnelles façonnées par l'exemple maternel. Sur scène: Nathalie Lannuzel, Céline Cesa, Julien Schmutz et Céline Nidegger.

LK
Théâtre des Osses, rue Jean-Prouvé 2.
Sa 30 nov. à 20h, di 1er à 17h, (lu 2, ma 3 et me 4 déc. relâche). (Préloc. 026/466 13 14). Jusqu'au 31 décembre.
www.theatreosses.ch

Féminin n° 51, 22.11.02

Sortir n° 59
du 28.11 au 4.12
Le Te-pr